

ON A VU

◆ Dahlia bleu

Tal Beit-Halachmi au cœur des ténèbres

Avec *Dahlia bleu*, Tal Beit-Halachmi a voulu parler du manque lié à l'exil. De ce vide au creux des reins qui n'est pas une douleur mais une déchirure. De l'éloignement de son pays natal Israël. Et une chose est sûre, face à cet ambitieux projet (qui brasse également enfance, Shoah, conflit israélo-palestinien, utopie, Méditerranée...), la chorégraphe ne baisse pas les yeux et démarre sur un poème éprouvant de Paul Celan sur le massacre des juifs. Dans une semi-obscurité qu'il nous faut fouiller comme une mémoire un peu floue, les corps des danseurs s'entrechoquent désespérément ou s'isolent dans des convulsions désarticulées, sur fond de fracas bruitiste à la limite de l'acouphène angoissant. Magnifique. Jusqu'à l'apparition (par vidéo interposée) de Yehudit Arnon. Son duo avec Tal Beit-Halachmi, nue mais emmitouffée dans la faible luminosité, se révèle altier, grave, intrigant mais illisible. Et la pièce de basculer. La suite n'est plus que confusion de larmes, émois, sang, effusions, discussions, angoisses, crises, apathie... La beauté n'a pas déserté le plateau mais notre compréhension, elle, est, on l'avoue, plongée dans le noir. Jusqu'à la question finale de la danseuse chorégraphe à l'adresse de Rola M. B. Kheet, la superbe chanteuse palestinienne qu'elle a placée au cœur de sa pièce : « *Que chantes-tu, Rola ?* » « *Je chante que je n'arrêterai pas de chanter tant qu'il n'y aura pas le soleil sur mon pays.* » Tout s'éclaire.

J. Be

◆ D'un flamenco l'autre

De l'orthodoxie à la féminité iconoclaste

Avant Sara Baras, à Berlioz, jeudi et vendredi, le flamenco a déjà eu les honneurs de la cour des Ursulines. Enfin, pas un mais trois flamencos pour autant de villes-clés de cet art : Grenade, avec Manuel Linian ; Jerez de la Frontera, avec Mercedes Ruiz ; Séville, avec Rafael Campallo. Le premier se distingue par sa puissance physique au service d'une technicité trapue. Las, si la virtuosité éclabousse, si, dans son second solo, une certaine modernité transparait, l'émotion ne passe pas. On trouve l'une et l'autre en agréables quantités chez Rafael Campallo. Lui privilégie l'expressivité, le charme et ne rechigne jamais à cabotiner au détour d'un mouvement virevoltant. Sympa. Mais c'est à la femme (forcément ?) que l'on doit la prestation la plus équilibrée et, par conséquent, la plus renversante. Délaissant la robe froufrouteuse qui encombrerait l'esthétique de sa première intervention, elle surgit en noir profond pour un second solo, *Siguiriya*, sublime d'intensité dramatique, de sensualité féline, de virtuosité tuante et, enfin, de féminité contemporaine. Elle triomphe.

J. Be

◆ Zahrbat / Prière pour un fou

Le hip-hop regarde de l'autre côté de la mer

Le festival continue de soutenir le hip-hop qu'il a contribué à installer (avec tout ce que le terme peut avoir de doublement tranchant) dans le paysage chorégraphique. Deux de ses figures les plus attachantes, Brahim Bouchelaghem (ancien danseur de Käfig) et Kader Attou (cie Accorrap), se sont partagé l'Opéra-Comédie et un large public qui les a applaudis à tout rompre.

Avec son premier solo *Zahrbat*, Bouchelaghem rend un vibrant hommage à son défunt père, parti d'Algérie pour travailler en France et joueur impénitent. Du coup, sur le plateau : une valise, des cartes et une fenêtre vidéo ouverte sur l'autre côté de la mer. Le propos est limpide. Tant, d'ailleurs, qu'il n'évite pas toujours la naïveté illustrative. Mais la sincérité du danseur est tellement évidente, pour ne pas dire bouleversante, qu'on l'excuse volontiers pour se concentrer sur son engagement physique, mental et, en particulier, sa breakdance pudique comme un sanglot des épaules.

Dans *Prière pour un fou*, Kader Attou, ses deux danseurs, sa chanteuse et sa violoncelliste abordent la décennie noire de l'Algérie, par le biais d'une abstraction élégiaque, touchant parfois au geste pictural. Sa prière pour la fin des horreurs a quelque chose d'une mélodie chorégraphiée, dont le silence et la pause ne seraient pas exclus, d'une méditation humaniste qui ne se refuserait pas les accès de virtuosité, ni à la poésie simple. Là encore, d'aucuns maugréeront sans doute contre quelques maladresses esthétisantes, si ce n'est les ratées, de cette hybridation de hip-hop et de contemporain. Pour notre part, on ne boudera pas notre émotion. Simple. Réelle.

J. Be

◆ Double deux

Le bel exercice de style de Gilles Jobin

Six garçons, six filles, combien de possibilités ? Pas mal. Avec *Double deux*, le brillant chorégraphe suisse Gilles Jobin a choisi de s'essayer au duo mais à douze, enfin deux fois six, ou plutôt trois fois quatre, à moins que ce ne soit deux plus deux plus deux, etc. Bref, une expérience aux contours d'autant plus mathématiques que le plateau de scène noir est strictement circonscrit en un rectangle bordé de bleu. Un peu comme une ardoise en fait sur laquelle soixante minutes durant (ou 10 x 6 minutes, etc.), Gilles Jobin dessine des équations corporelles gigognes, griffonne des schémas physiques, tente diverses expériences sur particules d'humanité ; bref, il géométrise ("géo-maîtrise") à l'envie. En clair, on assiste à un ballet de corps faussement chaotique, subdivisé en séquences perméables dont on retiendra plus particulièrement la splendide séance de giffes acrobatiques, la démonstration par l'exemple de la souplesse exigée par le kamasutra, le bel asticotage du voisin façon aikido domestique et le chœur de longs cris muets façon Münch revisité bûto...

Le tout sur fond de techno minimal ronger-nerfs.

C'est très beau. C'est très cérébral. En fait, ça flatte l'hémisphère gauche du cerveau... sans réveiller le droit. Peut-être par excès de conscience de lui-même, de son style, de sa beauté, de son intelligence, l'exercice ne parvient pas à émouvoir et finit par glacer. Et si le cours était trop magistral ? On range son ardoise.

J. Be